

la seconde fait ap-
st souverain dans
vocalises, mais
encore, l'ensemble manque d'élan.
On lui préférera la récente version
d'Alex Potter chez Pan Classics.
Signalons enfin un erreur de plageage :
l'éditeur indique au dos et dans la notice
que les *Lamentations* de Zelenka figu-
rent pages 7 et 15 alors qu'elles se suc-
cèdent en pages 7 et 8 ; la deuxième
cantate s'installant des pages 9 à 15.

Jean-Luc Macia

Ψ Ψ Ψ Ψ Cantates. Vol. XV :
Cantates BWV 52, 60, 116 et 140.

Yeree Suh (soprano), Petra Noskaiova
(alto), Christoph Genz (ténor),
Jan Van der Crabben (basse),
La Petite Bande, Sigiswald Kuijken.
Accent ACC25315 (SACD). Ø 2011.
TT : 1h 11'. Pas de texte des œuvres.

Technique : 5/5
Technique SACD : 5/5



Presque un sans-
faute pour ces
quatre cantates
(du 23^e au 27^e di-
manche après la
Trinité) qui clôtu-
rent le cycle de
l'année liturgique. Seule réserve, le chant
pointu et le timbre serré de la soprano
coréenne Yeree Suh dans la BWV 52.
Mais l'accompagnement fringant de La
Petite Bande nous console. Noskaiova et
Genz dialoguent avec ferveur dans la
BWV 60. Saluons, dans la BWV 116, la
lisibilité du premier chœur, si touffu : l'op-
tion solistisante se révèle ici décisive. Le
sommet du disque ? La fameuse « can-
tate du veilleur » (BWV 140). Tout est ad-
mirable dans le chœur initial, le mouve-
ment d'une magie fluidité, les échanges
gracieux du hautbois et du violon piccolo,
les accentuations des cordes en tutti, les
interventions sereines des choristes-
solistes. Si dans le célèbre « choral du
veilleur », Genz est généré par une tessi-
ture barytonnante, la procession des cor-
des y est exaltante. La soprano se tire as-
sez bien des deux duos si sensuels, avec
le solide répondant de Van der Crabbe.
Une fois de plus, peu d'interprètes rivali-
sent avec le chef de La Petite Bande pour
décrypter le théâtre spirituel de Bach.

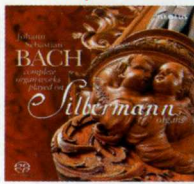
Jean-Luc Macia

Ψ Ψ Ψ Ψ L'œuvre pour orgue.

Ewald Kooiman, Ute Gremmel-
Geuchen, Gerhard Gnann, Bernhard
Klapprött (orgues Silbermann de
Marmoutier, Erbersmünster,
Wasselonne, Bouxwiller, Strasbourg,
Villingen, Sultz et Arlesheim).
Aeolus AE10801 (19 SACD).
Ø 2008 à 2011. TT : 24 h 12'.

Technique : 5/5

Technique SACD : 5/5



A l'instar de Mi-
chael Radulescu
ou de Jean-
Claude Zehnder,
Ewald Kooiman
(1938-2009) a
sondé l'œuvre de
Bach de multiples manières : articles mu-
sicologiques, concerts, enseignement
et... trois intégrales discographiques !
La dernière, laissée inachevée par sa dis-
parition en janvier 2009, fut complétée
par quelques-uns de ses élèves. Deux
signatures sonores unifient l'ensemble :
les prises de son exceptionnelles de
Christoph Martin Frommen, qui sait
capter le « grain » propre à chaque orgue
sans sacrifier son acoustique, et l'emploi
de Silbermann alsaciens, restaurés ou
reconstitués. Les associer à Bach reste
une idée assez tenace depuis l'*Orgel-
bewegung*, idée confortée par l'histoire
de la famille Silbermann (ses facteurs
d'Alsace et ceux que Bach connut en
Saxe sans issus d'une même souche)
autant que par l'imaginaire né autour
d'Albert Schweitzer.

A l'écoute, l'équation n'a rien d'évident :
en dépit des qualités intrinsèques de ces
orgues, leurs anches de pédale très fran-
çaises, leurs pleins-jeux peu adaptés à
l'écriture polyphonique et leur maigre
palette de fonds sont très éloignés des
possibilités offertes par les instruments
conservés dans le nord de l'Allemagne.
Sans parler du tremblant fort qui, à Mar-
moutier notamment, rompt quelque peu
le charme... Les registrations prudentes
autour du fond d'orgue ou de combinai-
sons « françaises » plus typées (duo sur
les tierces, cromorne en taille, grand-
jeu) viennent heureusement tempérer
l'impression dominante d'une erreur de
casting instrumental.

Pour le reste, cette intégrale rappelle
surtout la méfiance de Kooiman envers
ce qu'il qualifiait lui-même de *stylus lo-
comotivus*. Mais les multiples inflexions
de tempo, d'agogique, de phrasés des-
tinées à éliminer tout motorisme fini-
sent par compromettre la conduite gé-
nérale du discours. Les pièces lentes
- les chorals particulièrement - ne pâ-
tissent pas trop d'un tel traitement ; en
revanche, dès que le style concertant
guide l'écriture, le résultat semble très
maniéré, loin de l'intimité établie entre
l'interprète et la musique de Bach qu'il
fréquenta sa vie durant. Menées avec
sûreté, souplesse et inventivité, les piè-
ces enregistrées par ses élèves convain-
quent sans réserve ; certaines se hissent
sans problème dans le haut de la disco-
graphie. L'essentiel de legs de Kooiman,
excellent pédagogue, résiderait-il dans
le savoir-faire de ses disciples ?

Xavier Bisaro

RÉFÉRENCES : pour des intégrales
Marie-Claire Alain (III, Warner),
Focroule (Ricercar), Isoir (Calliope).

Ψ Ψ Ψ Ψ « Chefs-d'œuvre pour
orgue. Vol. III » : Prélude et fugue
BWV 544. Fugue sur un thème
de Corelli BWV 579. Concertos
BWV 894 et 974. Aria BWV 170.
Chorals BWV 639, 721 et 736.
Toccata et fugue BWV 540.

Kei Koito (orgue Müller de l'église
Saint-Bavon de Haarlem).
Claves 501107. Ø 2011. TT : 1h 12'.

Technique : 4/5



aux intégrales - mais d'œuvres pour or-
gue de Bach. Après un deuxième vo-
lume très construit (*Diapason d'or*, cf.
n° 591), la démarche se fait buisson-
nière en ce troisième qui mêle à deux
des plus grands diptyques du réper-
toire, l'un funèbre, l'autre solaire et vir-
tueuse, trois petits chorals et deux
concertos pour clavecin (adaptés et
joués comme œuvres pour orgue à
part entière). Nul argument liturgique
ou formaliste, nulle solution d'unité ex-
tramusical. Nulle autre loi que du désir
et de l'instrument.

Cet arbitraire joyeux humanise une ra-
dicalité qui n'a jamais quitté l'interprète :
pédale archilourée, rythmes archipointés,
phrasés archi-articulés. Certains
haïssent. Nous-même avons haï, jadis,
un *Art de la fugue* ainsi joué, sur un in-
strument français qui se demandait ce
qu'il fichait là. L'œuvre n'y prenait pas
chair, elle y sonnait raide et biscornue.
Ici, point d'abstraction. La dévotion,
quant à elle, pointe son nez dans les
chorals, et elle n'a pas froid aux yeux.
Elle ne craint pas la sensualité dans *Ich
ruf zu dir*, ni quelque théâtre dans *Valet
will ich dir geben* ou les ornements ajou-
tés à *Erbarm' dich mein*.

Sur les timbres de brocart et d'or de l'or-
gue de Christian Müller (1738), cette
anthologie qui vagabonde d'un genre à
l'autre et d'Allemagne en Italie dresse le
portrait d'un Bach laïque et européen,
qui assume avec pompe « la compéné-
tration entre l'austérité luthérienne de
son projet et la luxuriance baroque de
sa musique » - comme l'écrivait Domi-
nique Fernandez dans notre n° 303.
Portrait d'un Bach dont la « vieille per-
ruque » (une insolence du jeune Jean-
Chrétien) eût penché malgré soi vers
la Contre-Réforme. Portrait partiel ?
sans doute. Partial ? certainement.
Faux ? allez savoir... Paul de Louit

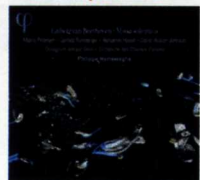
Ludwig van Beethoven

1770-1827

Ψ Ψ Ψ Ψ Missa solemnis.

Marlis Petersen (soprano),
Gerhild Romberger (mezzo),
Benjamin Hulett (ténor),
David Wilson-Johnson (basse),
Collegium Vocale Gent,
Orchestre des Champs-Élysées,
Philippe Herreweghe.
Phi LPH007. Ø 2011. TT : 1h 15'.

Technique : 4/5



Plus de quinze
ans après son
enregistrement
pour Harmonia
Mundi, Philippe
Herreweghe re-
vient à une œu-
vre qu'il a régulièrement reprise en
concert. La proposition a-t-elle vrai-
ment varié ? Un rapide coup d'œil nous
dit que non : le nouveau chronomètre
est comparable à l'ancien à deux minu-
tes près (en moins, ce qui ne s'entend
guère, honnêtement), le Collegium
Vocale de Gand et l'Orchestre des
Champs-Élysées sont toujours là. Mais
une oreille attentive relèvera que l'OCE,
encore vert en 1995, a consolidé ses
pupitres, son bagage technique, son
unité. Il n'est pas forcément plus mobile,
mais bien calé sur des basses mises en
valeur par la prise de son. Les aigus as-
sassins réclamés par Beethoven pou-
saient presque dans ses retranchements
le Collegium Vocale d'il y a quinze ans,
pas celui de 2011, plus tranchant, glo-
rieux dans les fugues sans perdre de sa
lumineuse ductilité ailleurs.

Le nouveau quatuor de solistes vocaux
l'emporte nettement. La recherche du
plein équilibre - ce halo paradisiaque de
lumière blanche sur « *Et incarnatus est* »
dans le *Credo* ! - n'interdit pas aux indi-
vidualités de briller, à l'image de Marlis
Petersen, d'une séduction dans l'expres-
sion difficilement égalable quand elle n'a
pas à forcer son instrument. Au fond, on
se moque de trouver le baryton de David
Wilson-Johnson fatigué dans l'*Agnus* ou
le violon d'Alessandro Moccia à peine
assez poète et généreux dans le *Bene-
dictus*, puisque l'ensemble de cette pro-
position rondement menée et mûre-
ment pensée vaut mieux que l'addition
de ses multiples dimensions. Un peu
comme la *Solemnis*, en somme.

Benoît Fauchet

RÉFÉRENCES : Bernstein (DG),
Klemperer (Emi), Gardiner (Archiv).

commandez vos disques sur
DIAPASONcd.com
VOIR PAGES 127-128